

LETTRE AUX COMMUNAUTÉS



Mission
DE FRANCE

rites, sacrements ET MUTATIONS DE LA SOCIÉTÉ

mars - avril 1999

35 F

*Bénédictions,
baptêmes de navires*

*Evolution
des rites des funérailles*

Sacrements au quotidien

Rythmes et Rites

195

195 - 1999

MISSION DE FRANCE ET ASSOCIATION

Sommaire

Editorial	
Le comité de rédaction	p. 1
Bénédiction - Baptêmes de navires	
René TANGUY	p. 3
L'évolution des rites des funérailles	
Dominique FONTAINE	p. 9
Un bout de chemin ensemble	
Jean-Claude LUCQUIN	p. 15
Les sacrements au quotidien	
Marcel MASSARD	p. 22
Rythmes et Rites	
Marc BALLEYDIER	p. 33
Dossier de Presse	p. 42
SOURCES :	
Sur le chemin de Dieu : Père...	p. 52
UN LIVRE - UN AUTEUR :	
<i>La religion dans la démocratie :</i> M. GAUCHET	p. 57
EN LIBRAIRIE	
<i>Dynamique de la médiation de J.-F. SIX</i>	p. 60
<i>Le christianisme a-t-il fait son temps ?</i> de J.-M. PLOUX	p. 61

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Eglise, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Eglise à l'Eglise en sorte que l'Evangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Evangile du Salut.

Parmi les orientations votées de la dernière Assemblée Générale de la Mission de France, en 1997, figure celle de *"vivre le rassemblement liturgique comme une dimension de la mission"* (n°3, 13, voir LAC n°187 p 34). Cette petite phrase, soutenue par les plus jeunes, a surpris certains qui l'ont interprétée comme une sorte de retour en arrière. A ces derniers on pourrait répondre que le souci de la liturgie a été une constante de la vie de la Mission de France depuis ses origines, mais cela n'est pas suffisant pour expliquer pourquoi cette dimension réapparaît aujourd'hui. C'est ce à quoi tente de répondre ce numéro, à partir d'exemples, forcément incomplets, mais révélateurs d'une pratique.

Il s'ouvre sur un cas, qui a suscité de nombreuses controverses : celui de la demande de bénédiction / baptême de bateaux. Non pas un sacrement donc, mais un de ces "sacramentaux" dont la frontière imprécise peut, on le sait, donner lieu à toutes les manipulations. La demande est confuse et la tentation est grande, vu les risques, de ne pas y répondre. Or, comme le montre René Tanguy, un accueil réfléchi peut permettre de signifier un message essentiel, si souvent ignoré par les inaugurations officielles, à savoir qu'un bateau, c'est d'abord des hommes.

Le deuxième cas, celui des funérailles, est abordé, non par un pasteur, mais par un cadre des pompes funèbres. Son regard "professionnel" a de quoi nous surprendre. Il constate en effet la forte demande autour des funérailles et l'aspect difficilement remplaçable du savoir faire de l'Église en la matière. On sent le risque d'un tel constat, celui de réduire l'Église à n'être qu'un simple prestataire de symboles, question qui hante bon nombre de ceux et celles qui sont attelés à la pastorale paroissiale. Mais l'auteur indique une piste à creuser : les funérailles ne sont qu'une partie d'un ensemble, qui va de l'accompagnement des mourants et de leurs proches à celui des familles en deuil, il y a là le terrain d'un authentique ministère de la compassion.

On retrouve bien le caractère confus de la demande dans le troisième cas, celui du mariage, évoqué par Jean-Claude Lucquin. Au fil du récit, des points de repère

apparaissent : le visage donné de l'Église, celui d'une communauté accueillante et diversifiée, le souci d'un espace donné au temps et, surtout, à la parole personnelle, si modeste soit-elle.

La réflexion que propose Marcel Massard, à partir de sa propre expérience pastorale, se greffe sur les trois exemples qui précèdent. Il nous propose de briser le cercle que risquent de former deux consciences, celle du demandeur et celle du ministre, en y réintroduisant l'acteur essentiel, l'Autre, le mystère du Christ, qui fait place à la liberté de Dieu. Ce qui était vu comme un handicap, la confusion de la demande et l'incapacité à dire, peut devenir le lieu même d'un bouleversant dévoilement d'humanité, dès lors que nous avons intérieurement accepté de n'en pas avoir la maîtrise.

La variation proposée par Marc Balleydier, à partir de la fameuse histoire du renard et du petit prince, nous remet en face du défi qu'affrontent nos contemporains : dans le vertige du temps "réel", dans le déluge d'images, dans la société libérale telle que la décrit un Marcel Gauchet (voir Un livre - Un auteur), retrouver l'écart symbolique qui seul peut faire émerger cet "*essentiel... invisible pour les yeux*". Immense recherche des hommes, immense balbutiement au cœur de la vie quotidienne, qui donnent à la liturgie sa dimension missionnaire : "*Montre-moi ton homme, et moi je te montrerai mon Dieu*", disait Théophile d'Antioche (voir Sources).

Les lecteurs pourront également trouver dans ce numéro les principaux extraits du dossier de presse qui présente l'École pour la Mission ouverte prochainement par la Mission de France. Nous comptons sur cette initiative pour alimenter la recherche que notre revue a pour but de partager.

Le comité de rédaction

Nos prochains dossiers :
Médiation et Réconciliation
La responsabilité des chercheurs
Espaces et territoires

Bénédictions

Baptêmes de navires

René TANGUY

René TANGUY est prêtre du diocèse de Quimper. Membre de la Mission de la Mer, il fait partie de l'équipe des prêtres-ouvriers de la Mission de France à Marseille. Il est confronté à la demande des bénédictions et des baptêmes de bateaux. Son témoignage ouvre la voie aux discernements à opérer pour que les "gens de mer" établissent une démarche en vérité.

Bénir ou baptiser un bateau ?

Certains mots ont la vie dure : nous avons beau dire que nous bénissons des objets et que nous baptisons des personnes ! Pour la plupart des gens : on baptise un bateau. D'ailleurs ne fait-on pas appel à une marraine ?

Depuis la nuit des temps où les hommes se sont aventurés sur les eaux, dans tous les pays du vaste monde maritime, l'inauguration d'un nouveau navire donne lieu à des gestes

religieux, à des prières, à des « bénédictions ». On appelle le secours de Dieu ou on le remercie, on conjure le mauvais sort, on veut se protéger des dangers des océans... C'est l'occasion aussi de faire la fête, de se réjouir d'un nouvel outil de travail, d'un nouveau gagne-pain.

En 1999, on demande encore la bénédiction de bateaux ! Tenace superstition ou geste de foi religieuse ? La question n'est pas simple. Les réponses non plus.

Comment répondons-nous à des demandes tellement diverses venant :

a) de familles de pêcheurs côtiers inaugurant dans la joie familiale

- un « pointu » des calanques du midi...

- un « canot » des bretons...

- une « caïque » ou un « Doris » des valleuses normandes.

b) d'un armateur à la grande pêche demandant de bénir son chalutier-usine ou son thonier océanique, où la vie des hommes est surtout régie par le souci de rentabilité à tout prix.

c) d'un « groupe » financier propriétaire d'un gros pétrolier, d'un immense porte-conteneurs ou d'un super paquebot de luxe, au milieu d'une foule d'invités en grand appareil, ignorant tout des conditions de vie des hommes à bord.

La Mission de la Mer en France, en lien avec le Comité épiscopal du monde maritime, a essayé depuis de nombreuses années d'apporter des réponses concertées à ces demandes si diverses.

Au lieu d'une attitude de méfiance négative ou de refus pur et simple prôné par cer-

tains, il est important d'être présent au cœur de cet événement qu'est toujours l'inauguration d'un bateau, quelle que soit la taille de celui-ci, quel que soit l'environnement familial, social ou politique.

Refuser systématiquement, c'est laisser la place à des « bénisseurs professionnels » prêts à tout bénir, n'importe comment, ignorants des réalités maritimes de notre époque.

Comment dire une Parole de Dieu au cœur de cet événement ? Face à une demande de bénédiction de bateau, il est indispensable de chercher une réponse en équipe et en collaboration avec les demandeurs : familles maritimes, équipages, propriétaires de navires... Autant il est facile et gratifiant de bénir en famille un bateau de pêche dans un environnement de croyants, autant il est délicat de répondre avec discernement à des demandes, pas toujours claires, pleines de pièges, de certains armateurs ou propriétaires de navires. Comment savoir qui demande vraiment la bénédiction ? Et pourquoi on la demande ?

Que ceux qui ne se sont jamais fait piéger à ces occasions nous jettent à la figure le premier

seau d'eau de mer... Il ne faut pas être naïf ! A de rares exceptions, et sauf pour les petits bateaux de nos régions côtières, la demande de bénédiction de navires vient d'abord de l'armateur, parce que cela « fait bien » dans le tableau.

C'est toute une histoire de faire comprendre et admettre à ces demandeurs que la bénédiction concerne d'abord les hommes qui vivent et travaillent à bord : l'équipage. Notre volonté de rencontrer à ces occasions l'équipage d'abord, de lui demander son avis, de préparer ensemble prière et bénédiction, paraît tellement incongrue, presque provocatrice. D'autant plus que nous demandons de distinguer la cérémonie religieuse, faite à bord avec les hommes du bord, d'avec la « cérémonie » profane devant la foule des invités, dans le fatras d'une fête à grand spectacle et à grand gaspillage.

Dans mon histoire de « prêtre-marin » de 1965 à 1985, et ensuite d'aumônier des marins au Havre et à Marseille, il ne m'a pas été donné de bénir ou de participer à la bénédiction de beaucoup de navires. On sait trop, dans le petit monde maritime français, les exigences dérangementantes des prêtres et des équipes de la Mission de la Mer.

Parmi quelques bénédictions, certaines cependant furent plus marquantes :

- à Honfleur, la bénédiction d'une « pilotine » de la station de pilotage de Rouen ;
- à St Raphaël, la bénédiction d'une « vedette » de la station SNSM (sauvetage en mer) de la station Fréjus.

Deux cérémonies très chaleureuses, préparées avec soin et en commun avec les différents partenaires.

J'ai surtout participé activement, en équipe, à la bénédiction de quatre gros navires de commerce, quatre porte-conteneurs ultra modernes, et dans des contextes très divers :

- 1) Le dernier en date – 22 décembre 1998 – à Marseille : le « P. and O. Nedlloyd Marseille ».
- 2) En 1997 à Marseille : le « Ville de Virgo » de la CMA.CGM.
- 3) En 1985 au Havre : l'« Atlantic cartier » de la CGM.
- 4) En 1975 à Dunkerque : le « Calvados » de la Sté Delmas-Vieljeux, sur lequel je naviguais comme garçon de carré !

Le « P. and O. Nedlloyd » Marseille – 22/12/98

La demande de bénédiction de ce navire, appelé à assurer le transport de conteneurs de Fos à la Nouvelle Zélande en passant par l'Australie, nous a été faite par le représentant marseillais de l'armement anglo-néerlandais.

Pour nous à la Mission de la Mer, il allait de soi que la bénédiction serait donnée par Jean-Philippe Rigaud, diacre en monde maritime et pilote de Marseille-Fos. Il a fallu palabrer longuement avec la « direction » pour qu'elle accepte un « simple » diacre, au lieu de place d'un prêtre !

Autre réticence et incompréhension : devant notre volonté de contacter par fax l'équipage avec son commandant, de lui demander son avis et son accord pour une bénédiction à bord dès l'arrivée du navire à quai.

Cette bénédiction n'aura pas lieu : un très fort mistral avait retardé de presque trois heures l'accostage du navire !

Et le ciel, ou le dieu de la mer, continuera à embrouiller les choses. Juste après la bénédiction donnée sur le quai par Jean-Phi-

lippe, la marraine du navire rate magistralement son coup : la bouteille de champagne se décroche et plonge droit dans les eaux noires du bassin, au lieu de s'écraser comme prévu sur l'étrave du navire : signe de malédiction ! Que croyez-vous qu'il advint ? Dès le lendemain, des plongeurs spécialisés ont repêché la bouteille (c'est plus gros que la gourmette de St Ex...), et personne ne dira combien a coûté l'expédition de la bouteille pour rattraper le bateau en Australie.

Depuis cette date, le « P.O. Marseille » est venu en escale à Fos ; sûrement que l'équipage, le pilote et nous-mêmes, aurons l'occasion d'échanger nos souvenirs et, pourquoi pas, de boire un verre de champagne.

Le « Ville de Virgo » (CMA. CGM) 1997

Navire « armé » par des Français et des Roumains sous pavillon Kerguelen.

La demande de bénédiction formulée par l'équipage a été bien relayée par l'armateur. Nous étions en « pays connu » et avons pu, en

toute sérénité, préparer les deux temps de la cérémonie, à bord comme sur le quai. Jean-Philippe et sa famille, Didier, élève 5^e année de l'Hydro, et sa famille, ainsi que les élèves de l'Ecole de la Marine marchande ont participé à la prière commune et à la fête qui a suivi.

L'ensemble des participants a considéré comme une chance que la bénédiction soit donnée par un diacre marin, assisté du prêtre aumônier des marins !

« Atlantic Cartier » (CGM) Le Havre, 1985

C'était le « fleuron » des gros rouliers porte-conteneurs de ACL – groupe européen – sur l'Atlantique Nord. Navire arrivant dans un contexte social et économique déjà très perturbé.

Une immense fête, à la dimension du navire, était déjà programmée à bord, sans trop demander l'avis de l'équipage. Celui-ci nous a fait savoir par télex, de New York, qu'ils demandaient une concertation et une préparation commune de la cérémonie religieuse. Convo-

qué par nous à la Mission de la Mer, le capitaine d'armement a dû écouter l'avis des laïcs, marins et officier de la CGM. La bénédiction se passa très bien, à l'intérieur du navire avec l'équipage, quelques invités motivés et quelques représentants officiels. La fête profane, là-haut sur le pont à conteneurs, s'est déroulée à la satisfaction générale.

« Calvados » (Sté Navale Delmas Vieljeux) Dunkerque, mars 1975

J'ai gardé le « meilleur » pour la fin ! J'étais donc embarqué, prêtre navigant, sur ce navire sortant des chantiers Sorel au Canada. Départ brusqué depuis les grands lacs à cause de l'hiver. De longs travaux de finition nous gardaient quinze jours à Dunkerque. La bénédiction du navire et la grande fiesta étaient prévues, mais à l'équipage nous n'en savions que les « bruits de course ». La veille du grand jour, nous étions invités – l'équipage subalterne et les officiers subalternes ainsi que les épouses venues à bord avec quelques enfants – à aller manger à terre. Seuls étaient de

la fête l'Etat-major et plus de 500 invités venant de Paris par train spécial... ou du Canada, dont le ministre canadien de la marine marchande. Tout était prêt pour la fête... sauf à trouver, vite fait, un prêtre bénisseur. (Le prêtre du bord n'était pas tellement « dans les papiers, ni du commandant, ni de la direction Delmas-Vieljeux. »). Prenant les devants, une délégation de l'équipage se rend auprès du chanoine Delpouille, curé de Dunkerque, lui disant son désaccord et demandant à discuter ! Etonnement, colère du commandant devant le refus du Père Delpouille de bénir le navire sans la participation de tout l'équipage et de leurs familles ! C'est à la passerelle qu'eut lieu la bénédiction, donnée par le P. Delpouille. Ensuite, tout le monde a participé à la fête.

Pour la suite du voyage en l'Afrique, je ne puis pas dire que j'étais à la fête avec le commandant, d'autant plus que je le servais à table !

Une autre bénédiction de navire aura lieu très prochainement à Marseille. La CMN – compagnie méridionale de navigation, assu-

rant des liaisons Marseille/Corse/Sardaigne par Car Ferries et Cargos Rouliers – vient de faire acquisition d'un navire récent, qui va changer de nom. Il s'appellera : Scandola. Tout un symbole : c'est le nom d'un vaste espace maritime Corse, réserve protégée pour la faune et la flore. « *Mer que deviens-tu ? Gens de mer, que devenons-nous ?* ». C'est le thème de réflexion de la Mission de la Mer en 1999. Des chrétiens de l'équipage et de l'armement de la CMN demandent et préparent une célébration eucharistique à bord du nouveau navire, en y associant leurs familles, la communauté maritime chrétienne de Marseille et les élèves de l'Ecole nationale de la marine marchande. Ensuite, en lien avec l'Eglise qui est en Corse, on demande au Père André Lacrampe, évêque d'Ajaccio et de Bastia, de bénir le navire à Ajaccio.

Signe d'espoir pour les gens qui croient encore en un avenir de la marine marchande, ces rassemblements festifs autour d'un « bateau neuf » se veulent aussi un signe de notre foi chrétienne.

L'évolution des rites des funérailles

**Propos recueillis par
Dominique FONTAINE**

prêtre de la Mission de France,
responsable de l'équipe d'Ivry-sur-Seine
dans le diocèse de Créteil

Nous avons rencontré Christian de CACQUERAY, chargé de la communication aux Pompes funèbres générales. De son point de vue professionnel, il nous parle de l'évolution des rites funéraires depuis quelques années.

■ **Dans nos paroisses, nous ne constatons pas une baisse significative du nombre d'obsèques religieuses. Qu'en est-il au plan national ?**

C. de C. : Si on compare avec les autres rites religieux de passage (baptêmes, mariages), le recours aux cultes pour les obsèques reste incroyablement constant. Cela étonne les observateurs. Il y a dix ans, ils pré-

voyaient un affaissement. Or nos estimations révèlent qu'on reste entre 70 et 80 % d'obsèques religieuses. Je suis persuadé que, dans dix ou vingt ans, la proportion n'aura pas diminué. Pour la suite, on ne peut pas faire de prévisions.

Ce comportement s'enracine en partie dans le fait que les générations qui partent sont marquées par la tradition chrétienne.

Mais, si les Français continuent à se livrer au rituel de l'Église catholique, alors même que majoritairement ils ne font plus référence à la foi chrétienne, c'est certainement qu'ils croient confusément – ou qu'ils veulent croire – à quelque chose après la mort, qu'ils ont besoin de l'entendre dire dans un type de célébration qu'ils ne trouvent pas ailleurs.

■ **Nous allons y revenir. Auparavant, après avoir souligné la permanence, pourriez-vous dire quelles évolutions notables vous voyez ?**

C. de C. : J'en vois plusieurs, durant ce qu'on pourrait appeler le parcours funéraire. Dans les siècles passés, en France, il y avait l'agonie, la mort, les visites et veillées funéraires au domicile du défunt, puis le cortège, la messe de funérailles, l'inhumation, le repas après la cérémonie et les différentes étapes du deuil.

Depuis cinquante ans, dans la plupart des endroits, tout cela a éclaté, du fait de l'urbanisation et de la médicalisation de la mort. La famille est confrontée à plusieurs instances successives : l'hôpital, la morgue,

l'état civil, la paroisse, la société de Pompes funèbres... Le parcours funéraire est assez chaotique.

Mais c'est là que des déplacements sont en train de s'opérer et que les comportements sociaux changent. Auparavant, les gens étaient portés socialement durant leur deuil. Aujourd'hui, ils ont besoin d'être aidés et accompagnés durant ce processus. La demande tourne autour des mots suivants : écoute, personnalisation des rites, relation.

Comme premier exemple de cette évolution, je citerai les chambres funéraires. Il y en a maintenant 600 en France. Ni lieux de soins, ni lieux de culte, ces chambres funéraires correspondent bien à la demande actuelle. Les gens cherchent un lieu pour revoir le défunt dans un cadre apaisant. On y vient en masse, pour se recueillir, pour signer le registre. Il s'y passe des rencontres, des retrouvailles autour du défunt, comme autrefois dans les visites au domicile.

Un autre changement se situe en aval, dans la pluralité des moyens de sépulture : Il y a toujours le caveau traditionnel, mais aussi

la crémation avec inhumation des cendres, conservation de l'urne ou dispersion des cendres. La France reste loin des autres pays européens, en particulier du Royaume-Uni, où le taux de crémation atteint 70 %. En 1998, 15 % des décès ont donné lieu, chez nous, à une crémation. On prévoyait 20 % en l'an 2000. Il y a donc un relatif tassement, mais cette pratique va se développer au fur et à mesure que la France s'équipe. Beaucoup de communes actuellement font des appels d'offres pour la construction de crématoriums.

La demande qui sous-tend cette pratique est diverse. D'après les enquêtes, on peut relever la peur ancestrale de la putréfaction du corps, le fait que les cimetières en France sont laids, la volonté de ne pas laisser aux survivants la charge de l'entretien d'une tombe. Il y a aussi parfois une motivation qui me pose question du point de vue anthropologique. C'est la dispersion des cendres comme volonté radicale de se rayer de la carte : « Laissons la terre aux vivants ! » J'y vois le risque de l'élimination d'un fondement de la vie humaine qu'est la lignée familiale et la solidarité des générations.

■ **Parmi les défunts qui passent par l'église, nous constatons qu'un nombre grandissant ont conclu un contrat-obsèques.**

C. de C. : C'est vrai que la prévoyance obsèques s'est beaucoup développée ces dernières années. Je me suis posé cette question : est-ce que cela ne risque pas de désocialiser le rite et d'empêcher ceux qui restent de s'investir dans ce que j'ai appelé le parcours funéraire ? En fait, je ne le crois pas. Je constate au contraire que les proches, dégagés de certaines décisions à prendre, peuvent beaucoup plus s'investir dans la cérémonie.

■ **Venons-en aux rites, justement. En 1993, vous avez proposé un nouveau service, « l'hommage funéraire », qui était un rituel pour les obsèques qui n'avaient pas lieu à l'église. Comment cela a-t-il été reçu et quel bilan en tirez-vous ?**

C. de C. : Le bilan n'est pas très concluant. La demande était réelle et nous avons travaillé pour rassembler des textes et des musiques diversifiés à proposer aux familles,

pour qu'elles « s'y retrouvent ». Certaines de nos agences les ont proposés aussi pour l'adieu au cimetière après des obsèques à l'église, puisque les prêtres n'accompagnent pratiquement plus les cortèges au cimetière. Des responsables catholiques nous l'ont reproché, avec raison. Nous avons fait amende honorable et nous avons prouvé que nous ne voulions pas entrer dans une concurrence. Nous avons tout arrêté.

Cela nous a fait réfléchir. Il est très difficile de créer un corpus rituel laïc. Les Soviétiques s'y sont essayés en leur temps, ils n'y sont pas parvenus. En France, à ma connaissance, une seule ville a créé une salle communale pour célébrer les enterrements civils, dans une conception laïque à l'ancienne.

■ **Il est un endroit où l'absence de rituel est encore plus traumatisant qu'au cimetière, c'est au crématorium...**

C. de C. : C'est bien pour cela qu'après le raté d'un rituel d'inhumation, nous avons réfléchi à l'adieu au crématorium. Nous avons créé une commission de travail avec

des catholiques (représentant le Centre national de pastorale liturgique), des réformés, des libres penseurs, un franc-maçon, un psychanalyste et une sociologue. Nous sommes allés voir dans d'autres pays. Nous avons découvert qu'en Grande-Bretagne, les gens sont invités à partir au moment de la crémation et à revenir quelques jours après pour une cérémonie. Nous avons beaucoup travaillé et nous avons abouti à la proposition de onze cérémonies civiles et religieuses, avec une diversité de gestes, de textes et de musiques. Nous avons aussi proposé des conseils pour les familles. Ces conseils sont essentiellement les suivants : ne pas assister à la mise à la flamme, prendre un temps de recueillement mais ne pas attendre la fin de la crémation, ne pas avoir recours ensuite à la dispersion des cendres. Nous nous sommes mis d'accord pour dire que, quand il n'y a pas de représentant religieux, c'est un membre de la famille qui doit présider la cérémonie et non pas quelqu'un de la société de pompes funèbres.

En tout cas, notre expérience nous montre que, dans notre culture occidentale, la

crémation est source de traumatisme, et que, pour l'éviter, il faut proposer un rituel. Mais ce que nous avons mis en route est encore trop peu utilisé. Et je regrette que l'Eglise catholique, qui n'est pas familière de ce mode de sépulture, ne soit pas plus présente dans les crématoriums.

■ **Vous semblez dire, depuis le début, que l'Eglise a un rôle social plus important qu'elle ne le croit ?**

C. de C. : Oui, et je m'explique. L'événement de la mort d'un proche est un temps de rencontre, de réconciliation, de respiration sociale. Le rite funéraire dit quelque chose de l'après, de l'au-delà. Il propose quelque chose pour aménager la relation avec le disparu, pour dire son avenir. La plupart des familles « non croyantes » croient, ou veulent croire, à quelque chose après la mort. C'est pourquoi nous constatons que, dans ces moments-là, la démarche chrétienne est bien accueillie par les gens. Et s'ils ont été touchés, non seulement par la parole de résurrection, mais aussi par une évocation personnalisée du défunt, avec parfois l'apport de textes non bibliques, de

musiques ou de chansons évocatrices pour les proches, alors l'Eglise leur apporte un réel soutien. Mais si la célébration est bâclée, impersonnelle, et que les gens n'ont pas le sentiment d'avoir été écoutés et accueillis dans leur souffrance, cela peut faire des dégâts considérables dans les familles. Nous avons souvent, dans nos bureaux, les confidences des gens après coup.

Le problème, dans les dernières décennies, a été la sanctuarisation du parcours funéraire. La présence de l'Eglise avait tendance à se réduire à une demi-heure de célébration à l'église. Or, cela ne suffit pas pour aider les familles, dont le parcours funéraire est beaucoup plus long. Comme je le disais au début, les familles ne sont plus portées socialement dans le processus de deuil, elles doivent être accompagnées par des personnes, des groupes et des institutions. La proximité de la mort est difficile à vivre, mais elle est humanisante, c'est une voie d'humanisation. Elle a à voir aussi avec le lien social, la dignité humaine, le respect d'autrui. Les Eglises ont un rôle à jouer là, pour répondre à une réelle demande sociale.

Je constate un mouvement en amont : des chrétiens sont présents dans les soins palliatifs, par les aumôneries et les visiteurs d'hôpitaux, par des équipes de laïcs qui visitent les familles en deuil et participent aux obsèques, par des célébrations proposées dans les semaines, les mois ou les années suivantes. Je connais des aumôneries d'hôpitaux qui regroupent les familles juste après le décès pour une petite cérémonie avec un rituel de la lumière. Les familles viennent en masse. Dans les paroisses, il y a une créativité équivalente, mais les équipes de laïcs ne sont pas encore assez responsabilisées.

Dans dix ou vingt ans, la proportion d'obsèques religieuses n'aura pas diminué

mais, j'en suis convaincu, la présence des chrétiens va se multiplier en amont et en aval, dans une pastorale enrichie qui couvrira le champ complet, avec des laïcs de plus en plus compétents. L'Eglise consacra plus de temps et de disponibilité pour ce ministère de compassion. Ces chrétiens seront présents dans les chambres funéraires et, en bout de course, la célébration à l'église annoncera toujours la résurrection, mais dans un lien direct et naturel avec la vie des familles en deuil. Cela va être magnifique du point de vue humain. Cela créera une rupture avec l'anonymat ambiant, avec le rejet social de la mort. Et c'est bien de cela que nos contemporains ont besoin.

Un bout de chemin ensemble

La pastorale des mariages dans une ville nouvelle

Jean-Claude LUCQUIN

prêtre du diocèse de Meaux

Comment accueillir et accompagner les couples qui demandent le mariage ?
Jean-Claude LUCQUIN nous présente le témoignage d'une équipe pastorale de Marne-la-Vallée.

Ces quelques pages n'ont d'autres prétentions que de témoigner, dans un monde en mutation, de la "qualité" de la préparation des couples qui viennent frapper à la porte de l'Eglise pour demander la célébration de leur mariage.

Dans un secteur pastoral de ville nouvelle où nous avons préparé l'an dernier 130 couples au mariage, notre souci est de faire "un bout de chemin ensemble", en témoignant d'une Eglise où laïcs mariés, religieuses, diacres et prêtres vivent en co-

responsabilité cet accompagnement des couples jusqu'à la célébration.

Bien des questions restent posées qui affleureront au cours de notre cheminement, et qui sont souvent débattues au sein de la commission préparation au mariage. Mais ce temps de préparation au mariage vécu en Eglise est regardé par nous avec beaucoup de bienveillance puisque nous croyons que c'est le sacrement de leur amour qui est en jeu.

Diversité des situations

Dans le contexte d'une ville nouvelle, où tout le monde vient d'ailleurs (et quelquefois de fort loin : chaque commune annonce la présence de quelque 80 nationalités sur son territoire), et où les gens se connaissent peu, nous nous trouvons en face d'une très grande diversité de couples.

La quasi totalité des jeunes ont déjà une expérience de couple, mais il y a gran-

de différence entre les jeunes qui arrivent de province souvent pour le travail et commencent leur vie commune, et les couples avec plusieurs enfants qui au bout de plusieurs années décident de célébrer leur mariage. Il s'agira plus de les aider à relire leur histoire et à marquer "comme d'un caillou blanc" ce jour qu'ils ont choisi pour fêter leur amour avec familles et amis.

Le brassage ethnique de notre ville nous amène peut-être, ici plus qu'ailleurs, à rencontrer des couples issus de l'immigration, mais surtout à accueillir des couples "mixtes", je veux dire par là, des couples culturellement différents (ils sont originaires de deux pays différents et vivent dans un troisième parfois)¹.

La plupart de ces jeunes sont bien loin de toute vie de communauté, aussi bien pour les chrétiens que pour ceux qui sont originaires d'autres religions. Mais il est vrai aussi que l'on rencontre de plus en plus de jeunes élevés en dehors de toutes préoccupations religieuses. Souvent ils ac-

1. Cf Revue Migration et Pastorale n° 278 - Jeunes couple en migration.

ceptent pour le conjoint "de passer par l'église" ; mais ils ne sont pas toujours les derniers à pousser la réflexion au sein du couple sur le sens de cette démarche. Il est certain que ces situations dans toute leur complexité se retrouveront au moment de la célébration, tenant compte des amis, des familles. Cela n'est pas sans apporter une certaine richesse à cette célébration.

Mais dans cette immense diversité de situations, et même si beaucoup ont du mal à exprimer quelque chose de leur recherche et aussi de leur foi, il y a chez eux le souhait d'une certaine vérité de la démarche. Ils veulent célébrer leur amour et faire la fête avec familles et amis. Ils recherchent le sens de cet amour ; ils se posent bien des questions sur la fidélité et la durée. En un sens, parce qu'ils s'aiment et qu'ils ont déjà une expérience de la vie partagée, leur démarche n'est jamais banale.

Il est souvent difficile de savoir quelles ont été les raisons de la démarche du mariage à l'Eglise. Pour les uns, c'était programmé après quelques mois de vie commune ; pour d'autres, c'est en fonction

de l'arrivée de l'enfant ; pour d'autres enfin, c'est quelquefois à la demande des enfants qui réalisent à l'école que leur mère ne porte pas le même nom qu'eux. Là encore, il y a diversité de situations. Pour tous, c'est l'occasion de faire la fête et de partager quelque chose avec familles et amis. Là encore, la célébration devra en tenir compte.

De plus en plus souvent (1/3 des mariages pour l'an dernier), on demande, en même temps que le mariage, le baptême du ou des enfants. L'attitude pastorale face à ces demandes est actuellement très divisée. Pour notre part, après avoir exprimé la difficulté d'une double célébration, nous acceptons en raison des situations familiales. Il faut alors bien préciser qu'une telle célébration est plus exigeante quant à la préparation de l'un et l'autre sacrement. Il faudra aussi que l'assistance puisse être participante de l'ensemble du déroulement de la fête. Pour notre part, nous sentons bien

qu'une réflexion sur ce double événement doit être engagée avec les groupes de préparation des mariages et des baptêmes, pour que l'on puisse garder le sens d'une célébration en Eglise, d'autant plus que toutes les célébrations de baptêmes sur le secteur sont des célébrations communautaires.

Un certain style de préparation

Depuis le premier accueil, en passant par la préparation – qu'elle soit individuelle ou collective, – et jusque dans la célébration, notre souci est de témoigner d'une Eglise peuple de Dieu, où laïcs, religieuses (à l'accueil), diacres et prêtres sont engagés et travaillent ensemble. Il s'agit pour nous d'accompagner ces couples dans les diverses étapes de leur démarche et de les aider à découvrir au cœur de leur vie que Dieu les aime et qu'il "bénit" leur amour.

Après une démarche d'inscription aux lieux d'accueil qui se veut moins administrative, mais plutôt chaleureuse et attentive

aux situations des uns et des autres, nous proposons une rencontre rapide avec les couples qui participent à la préparation du mariage. Lors de cette rencontre qui veut surtout mettre à l'aise les couples (ils se demandent toujours à quelle sauce ils vont être mangés !), on leur explique comment ces quelques mois qui les séparent du mariage vont être jalonnés de rencontres.

- Rencontres individuelles avec un couple lorsque les conditions de vie et surtout le travail ne permettent guère autre chose.
- Rencontres collectives au cours d'un dimanche avec d'autres couples qui sont dans la démarche. C'est une journée de rencontre et de partage qui se veut avant tout conviviale. Les couples accompagnateurs font toujours des prouesses en la matière.

Dès la première rencontre avec les couples accompagnateurs, on essaie de clarifier l'aspect plus technique des documents du dossier de mariage. Il leur est donné aussi deux livrets : l'un sera utilisé lors des rencontres et l'autre, comme source de textes à choisir pour la célébration.

C'est seulement après ces rencontres qu'ils sont accueillis par les diacres ou les prêtres qui présideront la célébration de leur mariage.

La déclaration d'intention

Dès le lancement de la préparation et tout au cours des diverses rencontres qui jalonnent le chemin, l'accent est mis sur le document que nous leur demandons de rédiger et que l'on appelle "déclaration d'intention". Ce document présenté de manière diverse par les uns et les autres permet au couple une certaine liberté d'expression. En effet, on parlera autant de "déclaration d'intention" que de "projet de vie" ou de "témoignage de leur amour". Pour célébrer la fête de leur amour, le prêtre ou le diacre a besoin d'une "déclaration d'amour" et cela, il n'y a qu'eux qui puissent l'exprimer avec leurs mots et à leur manière.

Cette déclaration n'est jamais banale, et même si souvent, les jeunes ont du mal à rédiger, ces quelques lignes sont toujours

des documents de qualité qui expriment quelque chose de leur histoire, de leur recherche et de leurs espoirs. Qu'elles soient communes ou individuelles, ces déclarations permettent toujours au couple de prendre un temps d'arrêt et de relecture d'une vie souvent fort occupée. Tous les jeunes, même s'ils n'ont rédigé que quelques lignes, disent toujours que le moment passé ensemble pour la rédaction de ce projet de vie, constitue un temps fort de la préparation.

Relu avec le diacre ou le prêtre, ce texte est un outil précieux de dialogue avec le couple ; certains désireront même qu'il soit lu lors de la célébration. De toute façon, il aide toujours le célébrant à être en consonance avec le couple lors du mot qu'il leur adresse.

La qualité de la célébration

Nous tenons tous, laïcs, diacres et prêtres, et cela est exprimé dès les premiers contacts avec les couples, à ce que

la participation du couple et de l'assistance lors de la célébration soit très grande.

Depuis le choix des textes et de la musique jusqu'à la rédaction des prières (celle des époux quand c'est possible, ainsi que la prière universelle), en passant par l'échange des consentements, nous souhaitons que chaque couple puisse choisir et formuler quelque chose de sa propre recherche et du sens de son amour, et si c'est possible, de sa relation à Dieu.

C'est plus ou moins facile selon les couples et les situations, mais c'est une règle que nous nous donnons et sur laquelle nous insistons lors de nos rencontres, pour que chaque couple exprime "la vérité" de l'amour qui les fait vivre.

Bien sûr, les réalisations sont diverses, mais nous sommes souvent surpris de l'expression de tel ou tel couple alors que le dialogue n'a pas toujours été évident. L'Esprit Saint est à l'œuvre et Il nous surprendra toujours.

La fête commence lorsque l'on entre dans l'église et pas seulement quand on en sort. Les couples passent du temps à la pré-

paration matérielle de leur mariage. Ils consacrent aussi beaucoup de temps à préparer la célébration : les livrets que certains réalisent pour permettre à tous de participer, n'en sont qu'un signe parmi d'autres.

La célébration reste le propre de chaque couple, mais quelques petites réalisations (surtout quand les mariages se suivent dans la même église) permettent de prendre conscience que d'autres, que l'on a souvent connus lors de la préparation collective, vivent une même démarche, une même fête : c'est une décoration commune de l'église, des fleurs achetées en commun ou une sono que l'on laissera pour l'autre couple.

Nous n'avons pas de grande église, et on hésite à passer à des célébrations communes ; en dehors de frères et soeurs qui se marient le même jour, ou de ces deux amies qui étaient venues à l'accueil pour se marier ensemble (!) le même jour et dans la même église, chacune avec leur conjoint, nous n'avons guère de réalisation. Mais les samedis de mariage sont peu nombreux et la question reste posée...

Le suivi : un chantier à poursuivre

Dès les premières rencontres de préparation, est amorcée l'invitation à la galette des fiancés, et l'on ne termine jamais une célébration sans préciser que l'on se reverra.

Depuis plusieurs années, l'après-midi du deuxième dimanche de janvier est réservé à la galette des fiancés. L'invitation est lancée avant Noël, bonne occasion d'exprimer des vœux de bon et joyeux Noël puisque nous célébrons "Jésus, l'enfant de la crèche venu nous appeler à aimer en vérité".

Le projet est de se retrouver avec ceux qui ont fait, comme eux, un bout de chemin pour la préparation de leur mariage, se retrouver aussi avec les laïcs, diacres et prêtres qui les ont accompagnés. La proposition est

faite d'apporter la plus belle photo de son mariage (c'est souvent l'album qui est donné à regarder).

Même si nous sommes bien conscients de ne toucher qu'une petite proportion (environ 15 % reviennent, d'autres font signe ou envoient leurs vœux), cette rencontre reste un temps fort qui présage des relations sympathiques pour l'avenir (en particulier pour les baptêmes, surtout lorsqu'une naissance s'annonce).

Il est toujours proposé de pouvoir se retrouver par la suite, et des jeunes couples en mouvement (équipes Notre Dame ou mouvement d'Action Catholique) viennent, suivant les cas, témoigner de ce qu'ils vivent.

Le bout de chemin n'est pas fini ; il reste ouvert sur un "a-venir".

Les sacrements au quotidien

Marcel MASSARD

prêtre de la Mission de France

Marcel MASSARD est responsable de l'équipe de Haute-Vienne dans le diocèse de Limoges. Il réside à Eymoutiers où il exerce son ministère. Sa réflexion est enracinée : elle est celle d'un théologien qui vit avec un peuple.

Les sacrements au quotidien... parce que l'écoute du mystère du Christ au cœur du monde invite à parler de la grâce au quotidien (cf. Karl Rahner : *La grâce au quotidien* – Yves Tourenne – Etudes, Décembre 1998, pp. 635-644). Cette visée de fond m'habite depuis longtemps et j'ai été heureux

de la retrouver dans cet article qui m'a renvoyé à des réflexions des années studieuses où Karl Rahner fit partie des maîtres à penser. Elle va guider à nouveau la réponse à la question proposée par ce numéro de la Lettre aux Communautés : « Sacrements et mutations de la société ». Et j'accepte volontiers la manière

dont le Comité de rédaction de la LAC m'a posé cette question : « L'Eglise doit-elle faire office de prestataire de symboles ?... Que faire en face de la demande religieuse, aujourd'hui, des personnes qui ne sont reliées que de très loin à la foi ecclésiale ? Que proposer comme rites et symboles afin de ne pas laisser sur la marge les petits et ne construire qu'une Eglise élitiste ? »

Je vais d'abord prendre appui sur l'expérience pastorale qui est la mienne. Cela me conduira à quelques réflexions plus fondamentales qui justifieront le titre choisi : « Les sacrements au quotidien. »

Le souci envahissant de l'expression explicite de la foi : un cercle qui enferme le traitement des demandes religieuses

En tant que pasteur, je crois que mon regard de foi m'a conduit à briser progressivement un cercle dans lequel se trouvait souvenement enfermée la question des demandes religieuses, des demandes de sacrements.

Dans le rapport des ministres des sacrements aux demandeurs de sacrements, la conversation était comme circonscrite par le souci de la foi des gens : Qu'en est-il de leur foi ? Qu'en est-il de la vérité de leur foi ? Qu'en disent-ils ? Dans cette attitude, l'attention est centrée sur l'expression de la foi, avec la recherche des expressions les plus explicites possibles. En fait – c'est une expérience bien commune – que disent habituellement bien des gens qui viennent trouver le prêtre, la religieuse ou l'équipe de laïcs chargée de la préparation du baptême et du mariage (nous parlerons surtout de ces deux sacrements qui font l'objet des demandes religieuses les plus fréquentes) ? Ils traduisent des besoins élémentaires plus ou moins profondément « inviscérés » dans leur humanité : besoin de protection pour leur enfant, besoin de sacralisation pour leur union. En Limousin, on a là un leitmotiv constant. Cette protection, ils l'attendent d'un rite, d'une cérémonie, de la beauté des gestes qui vont la marquer, du décor de l'Eglise, du dialogue aussi qui va se nouer avec l'interlocuteur ou l'interlocutrice qui les reçoit, de l'accueil qu'ils reçoivent.

Si l'on cherche à préciser leur rapport à Dieu – sauf quand il s'agit de démarches de foi réfléchies, ce qui est rare – on retrouve très souvent le fameux « quelque chose ou quelqu'un au-dessus de nous », dont on espère quelque bien sans pouvoir expliciter davantage les choses. Aller plus loin est le plus souvent difficile. Les gens n'ont pas les mots pour répondre à nos questions ; ils répètent ce qu'ils ont entendu ou lu quelque part et c'est beaucoup quand, avec leurs propres mots, ils expriment le besoin d'un plus dont ils sentent plus ou moins confusément l'appel. Notre quête d'expressions de foi explicites est frustrée dans la majorité des cas. Je rends compte là de mon expérience limousine mais je sais que ce genre d'expérience n'est pas propre au Limousin.

La tentation est grande alors de dire : « Ces gens n'ont pas la foi. Il faudrait tout un chemin pour les amener à comprendre ce qu'ils demandent. Ils sont à dix mille lieues des paroles et des symboles qui vont être le matériau des célébrations sacramentelles. Quel rapport entre leur vie et ce que leur offre l'Eglise ? »

Que faire ? Bien sûr il y a les démarches catéchuménales, il y a la possibilité de proposer l'accueil en vue du baptême, il y a les itinéraires de préparation au baptême et au mariage que peuvent emprunter certaines personnes, certains couples, certaines familles. Mais il y a la pratique dominante de tous les autres, qui sont bien l'enjeu de la question posée, « ceux et celles qui sont reliés de très loin à la foi ecclésiale », « les petits » qui n'ont pas les mots et qui n'envisagent pas d'entrer dans les itinéraires d'initiation proposés par l'Eglise. Ils ne s'y sentiraient pas à l'aise, ce n'est pas pour eux. Et pourtant ils viennent demander le baptême pour leur enfant ou le mariage.

Mon propos n'est pas de remettre en cause l'importance de ces chemins d'initiation, avec tout le travail pédagogique qui marque leur avancée aujourd'hui, avec tout l'effort qui est fait pour les rendre accessibles aux différents milieux de notre société. Mon propos est plutôt de situer ces chemins d'initiation dans une problématique plus large, qui se veut particulièrement attentive au mystère de Dieu présent au cœur de notre

humanité. Et là, va jouer, comme acteur principal de la démarche, le regard de foi et sa sensibilité au message fondamental de la Révélation chrétienne.

Pour présenter cette problématique, je reviens à l'image du cercle qui a ouvert cette réflexion. Dans les discussions nombreuses que j'ai connues autour des demandes religieuses, j'ai souvent eu l'impression en effet d'être enfermé dans ce cercle : cercle dont l'axe est constitué par le rapport de conscience à conscience qui se joue dans les démarches sacramentelles ; la conscience du ministre scrutant la conscience du demandeur de sacrement pour mettre au jour et vérifier la teneur de sa foi.

A l'expérience, cette manière de procéder m'a semblé de plus en plus étroite. Un mot de St Thomas d'Aquin me revenait souvent à l'esprit : « Dieu n'est pas lié par les sacrements de l'Eglise ». Le mystère de Jésus-Christ est engagé de manière privilégiée et significative dans chaque sacrement et en même temps il le déborde. Et là me parle particulièrement le souci qui habitait le cœur de Karl Rahner et dont parle l'arti-

cle d'Yves Tourenne : « *Rendre compte du salut offert et possible à tout être humain, même le plus éloigné de toute conviction chrétienne et religieuse* » (art. cité p. 641).

Le Salut de Jésus-Christ offert et possible à tout être humain – Le cercle brisé – La liberté de Dieu

Lisons attentivement les quelques phrases qui suivent : « *L'Eglise de Jésus, avec la Parole vivifiante, les Sacrements de la foi, doit être ouverte à ce mystère de grâce offert à toute liberté. Elle doit être le lieu où ceux qui ont pu chercher et découvrir comme une présence sans nom et sans visage – à l'occasion d'un voyage, d'une maladie, d'un amour ou d'un échec, et, plus généralement, en réfléchissant sur leur travail, sur leur vie – pourraient librement accueillir et nommer, grâce à ses témoins, cette présence : le Père... que Jésus nous a appris à nommer ainsi... par une force douce, l'Esprit. Celui qui ne croit en aucun absolu extérieur à l'univers et à l'histoire, mais est ouvert à la*

vie des autres et à l'énigme du monde, pourrait se sentir accueilli tel qu'il est » (art. cité p. 642).

Est-ce à dire que ces hommes et ces femmes « ouverts à la vie des autres et à l'énigme du monde » sont des « chrétiens sans le savoir », des « chrétiens implicites » ? Ces expressions ont eu leur succès et les habitués de Karl Rahner savent que sa pensée prête le flanc à ces raccourcis faciles, taxés souvent, et à juste titre, de « récupérateurs ». Mais cette lecture trop rapide de la pensée de Rahner ne livre certainement pas le meilleur de son intuition théologique.

Ce qui est beaucoup plus fondamental, ce qui est au cœur de la pensée de Rahner et nous met résolument à distance de toute tentation récupératrice, c'est l'écoute et la lecture du mystère du Christ au cœur de notre humanité. Ce regard de foi n'annexe personne contre sa conscience. Il est profondément libre et il respecte la liberté de chacun. Mais il sait, dans ce qui l'habite au plus profond, que le mystère du Christ va beaucoup plus loin que tout ce que l'on peut en dire. Il sait cela sans avoir quelque prise sur ce mys-

tère. Nul n'a prise sur la liberté de Dieu dont le mystère du Christ est le mouvement le plus intime. Mais le regard de foi reconnaît que le discernement du mystère du Christ au cœur de notre humanité donne une nouvelle profondeur, une profondeur infinie à toute manifestation humaine.

Le rapport de conscience à conscience est bien la médiation qui commande le jeu de l'expression de la foi en ce mystère, mais il ne se réduit pas à ce qui en est exprimé, aux expressions explicites qui peuvent en être données. Tout passe par la conscience, mais la conscience est habitée par beaucoup plus qu'elle-même, par beaucoup plus que les concepts et les idées qu'elle peut produire. La foi au mystère du Christ invite tout particulièrement à le reconnaître.

En disant cela, nous venons effectivement de briser le cercle qui entourait le rapport du demandeur de sacrement au ministre du sacrement. Un « Autre » – le mystère du Christ – intervient au cœur de ce rapport et cet « Autre » donne une dimension « autre » à tout ce que les gens peuvent dire d'eux-mêmes, de leur vie, de leur rapport à

Dieu. Dieu, ils en parlent le plus souvent peu ou mal. Ils savent parler du quotidien de leur vie, ils savent parler des événements qui les ont marqués. Mais quant à rendre compte du « sens » en question et en recherche dans leurs affections, leurs gestes et leurs intérêts... ils n'ont pas la pratique de ce genre d'exercice. Et pourtant ces affections, ces gestes, ces intérêts sont porteurs de vie, porteurs du mystère qui habite toute existence humaine. Et il affleure en effet de bien des manières au détour des conversations et des échanges pour peu qu'ils sortent des convenances et se jouent dans la confiance.

Au fond, le regard de foi, quand il est à l'écoute du Mystère du Christ au cœur de notre humanité, laisse l'espace libre à Dieu. Et bien des petites phrases de l'Écriture et de la pensée chrétienne reviennent à l'esprit, qui mettent en lumière cet espace libre où Dieu déploie sa présence et son action bien au-delà des mots qui en rendent compte : « Dieu, plus intime que le plus intime de moi-même » disait St Augustin ; et nous avons tous présent à l'esprit ce que Jésus disait à Nicodème : « *Le vent souffle où il veut*

et tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va » (Jn 3, 8).

Le regard de foi et sa capacité transformatrice

Ce qu'il importe de dire maintenant c'est la transformation qu'opère en nous ce regard de foi à l'écoute du mystère du Christ et de sa radicale liberté. Le regard de foi transforme la manière de vivre les démarches sacramentelles pour ceux qui les accueillent, qui en sont les ministres ; il transforme leur attitude, il développe des antennes capables de capter des ondes qui ne sont pas codifiées dans les rituels et les catéchismes. Il ouvre à la richesse symbolique des expressions humaines et il donne la capacité de susciter et de nourrir toute une expression symbolique dans les célébrations sacramentelles. N'idéalisons pas ! Il y a des déconvenues, il y a des rencontres et des échanges qui, pour bien des raisons, demeurent à plat, sans profondeur. Mais il y en a beaucoup d'autres où, sans les mots de la

foi, sans le vocabulaire « ad hoc », notre humanité se met à parler d'elle-même en franchissant les barrières des leçons apprises, des clichés et des convenances ; en laissant libre cours aux symboles qui donnent à vivre et à penser, aux symboles qui font écho au mystère que chante la foi.

Le symbole au quotidien

Nous voilà au cœur de notre sujet. On entend souvent dire en effet que, face aux mutations de notre société, nous avons besoin d'autres symboles. Les symboles traditionnels ne parlent plus, il faut en créer d'autres, il faut en inventer d'autres.

Certes... mais la vraie question c'est d'abord de se demander si l'on donne la première place à la source créatrice qui a suscité les grands symboles chrétiens ; si l'on comprend vraiment que l'acteur premier des sacrements est le Christ et que, de bien des manières, il ne cesse d'en nourrir l'approche à travers bien des gestes humains qui deviennent autant de symboles en rapport plus ou

moins proche avec le Symbole-Source de l'union de Dieu et de l'humanité.

Quelques mots sur le symbole d'abord. Le symbole relie à ce qui est à distance, il unit la vie à son mystère, il dit « l'Autre » dans le quotidien, il extériorise ce qui est caché. Il voile et il dévoile en même temps car il ne livre pas le secret en question dans tout geste de vie important mais il l'évoque, il le dit à distance, il le rend présent sans permettre de le saisir. Trinquer, boire un verre ensemble, échanger quelques paroles, c'est évoquer l'amitié qui nous unit sans pour autant l'identifier une fois pour toutes, sans lui ravir son secret.

La vie humaine est pleine de symboles. Les êtres de chair et de sang que nous sommes ne cessent de livrer à travers des gestes et des paroles la quête d'amour qui les anime. Sans doute que des parents avec leur enfant ou des amoureux n'ont pas les mots « ad hoc » pour dire ce qu'ils recherchent quand ils demandent le baptême ou le mariage. Mais leurs gestes parlent pour eux et les quelques mots qu'ils disent, surtout quand ils ne cherchent pas à réciter une leçon

et qu'ils se sentent en confiance, sont lourds de sens. Et ils livrent parfois, au détour d'une rencontre, d'une déclaration d'intention péniblement rédigée, l'anecdote, la petite phrase, le geste important, la question ou le silence qui vont donner son visage et son style particulier au matériau symbolique d'une célébration sacramentelle ; qui vont le lester du poids d'une histoire vécue, de la saveur des chemins que parcourt la vie de chacun. Les symboles ne se construisent pas intellectuellement, ils se discernent dans la trame du vécu. Et quand ils ont parlé, quand ils ont fait « tilt », il suffit de les mettre en forme pour donner son style personnalisé à une célébration, pour la mettre au diapason de l'itinéraire d'une famille ou d'un couple.

Il n'y a pas de recettes pour les symboles, ils se trouvent au long des parcours, dans le tissu des rencontres et des conversations, dans l'écoute attentive au mystère qui parle dans l'entrelacs des mots. Ils apparaissent quand la vie se livre au-delà des idées reçues, au-delà des attitudes télécommandées par la vie sociale, au-delà des convenances modernes ou anciennes qui font souvent partie des

rapports avec l'Eglise. Il y a les convenances des bons rapports comme les convenances de la distance polie, voire du rejet. Mais les contacts, les échanges se nouent, le déroulement des conversations font apparaître la trame du vécu avec ses attentes et ses blessures, avec ses déceptions et la volonté de vivre, avec ses interrogations, ses silences et son goût du mystère.

L'actualisation renouvelée des sacrements fondée dans l'actualité des gestes de Jésus pour notre humanité

Il reste maintenant à dire l'essentiel. Les sacrements de l'Eglise, les différentes facettes du mystère chrétien se prêtent merveilleusement à ce travail symbolique car ils réactualisent les gestes essentiels de Jésus pour notre humanité. Ils sont la démultiplication symbolique de Celui qui est le Symbole par excellence de l'union de Dieu et de notre humanité, de Celui qui est le « *Verbe-Symbole du Dieu caché et du secret*

de l'existence humaine » (art. cité p. 644). En Christ, se dit le mystère de Dieu et la profondeur de sa pénétration au cœur de notre humanité.

Célébrer un baptême, c'est bien reconnaître en effet que Jésus, dans son humanité, nous plonge dans un mystère de mort et de vie, dans la grâce du Salut, le Salut qui vient du Père, qui s'actualise dans le OUI pascal et qui nous établit dans la communion de l'Esprit.

Cette plongée dans la grâce du Salut, tout la demande dans une expérience humaine. C'est ce que met au jour le regard de foi. Les gens parlent de protection, ils en attendent confusément quelque chose qu'ils ne savent nommer, mais ils tiennent à ce quelque chose. Et c'est leur manière même d'y tenir qui constitue la préparation symbolique de l'acte baptismal, qui donne l'orientation vers l'action même du Christ dans le sacrement. Toute vie humaine à elle seule ne peut trouver son sens ; toute vie porte en elle la marque de l'incomplétude. Et la plongée dans l'eau de l'Alliance pascal est la révélation de cette humanité sauvée dont Jésus est

le visage premier. La pédagogie baptismale invite à une plus grande lucidité sur l'homme que nous sommes chacun, un homme qui ne peut dire par lui-même le sens de son chemin ; et elle invite en même temps à l'écoute de Celui qui vient vers l'homme pour lui révéler sa vraie stature. L'Évangile ne cesse de parler de la rencontre de Jésus avec des hommes blessés. Sans insister sur les blessures, il y a tellement de gestes dans la vie qui disent l'infini besoin d'un amour qui guérisse et qui sauve.

Les mutations de notre société donnent un autre visage, une autre contexture à ce besoin. Il parle au quotidien à travers le manque de travail comme à travers ses marques et ses conditionnements, à travers les clichés des médias, les contraintes des modes, la quête exacerbée de l'absolu en tout ce qui peut en fournir l'ersatz, mais il est bien là comme le signe de l'homme qui porte en lui-même l'image d'un Autre.

Les déclarations de foi, quand elles s'expriment librement, sont le fruit d'un cheminement où un homme a compris que pour être lui-même, il devait donner son adhésion

à un Autre que lui-même ; où il a compris que dire « je crois », c'était dire le mot qui rendait compte d'une présence infiniment sollicitante au fond de son être.

Mais les déclarations de foi prennent forme sur un terreau de gestes humains où se livre, d'une manière confuse et ambiguë le plus souvent, l'immense quête de salut qui tient aux entrailles de notre humanité. Ce terreau est un gisement de symboles que l'écoute et le regard attentifs discernent, mettent en forme et offrent comme tremplin de la découverte du sens d'une démarche sacramentelle, comme un chemin qui ouvre au rapport avec Jésus.

Au fond, il suffit d'avoir des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, et bien des symboles surgissent de notre vie d'êtres de chair et de sang et nous mènent à la rencontre du Symbole par excellence : à la rencontre du Verbe qui a posé les gestes dont notre humanité a toujours faim et soif.

Les sacrements de l'Eglise de Jésus-Christ, symboles de l'union décisive du Christ à notre humanité, ne sont jamais coupés de l'expérience humaine. Ils se célèbrent

et ils ne cessent en même temps de parler au quotidien.

Les sacrements au quotidien, oui... parce que la trame même de notre vie appelle l'union au Christ. Et le symbolisme du baptême, le symbolisme du mariage comme le symbolisme du repas eucharistique sont toujours pressentis et annoncés dans des gestes qui évoquent en notre humanité la faim et la soif de l'amour fidèle. On peut toujours bien sûr les isoler comme de simples actes religieux, mais on peut aussi discerner tous les sillons qui les préparent et les échos qui les répercutent dans une existence. Il y a là un travail symbolique qui donne aux sacrements leur véritable ancrage humain et qui les fait vivre au quotidien.

Dans cette lecture des approches qui conduisent, à travers confusions et ambiguïtés, aux démarches sacramentelles, se découvrent toujours les matériaux (gestes, paroles, événements, moments d'histoire, silence) qui orientent vers l'actualité des gestes de Jésus et qui, symboliquement, font découvrir combien notre humanité est pénétrée du mystère de Dieu. L'écoute de la grâce de Dieu au

quotidien a son corollaire dans la lecture des sacrements au quotidien. Ils ne cessent de révéler l'actualité des gestes de Jésus dans notre vie humaine.

Post-scriptum

Les réflexions qui précèdent rendent compte d'un cheminement. Le regard de foi apprend à discerner la richesse symbolique du vécu et là où l'on ressent avant tout le divorce entre ce que propose l'Eglise et la vie des gens, on peut mettre au jour bien des gestes et des paroles qui orientent vers l'acte sacramentel, qui en sont comme le pressentiment et qui s'ouvrent à une approche symbolique.

Cette lecture n'empêche pas la lucidité devant les demandes religieuses sans véritable signification humaine et spirituelle, devant des attitudes affadies et dévitalisées par le matérialisme et l'indifférence ; elle n'empêche pas de savoir garder ses distances. Elle respecte aussi le jeu des consciences habitées par l'interrogation, le doute, la suspicion allant jusqu'au rejet. Mais elle mise d'abord sur la confiance, « l'attention sympathique », et elle invite à mettre en œuvre une pédagogie constructive et positive où le sens du symbole guidé par le regard de foi joue un rôle déterminant (cf. dans le même sens l'article d'Albert Rouet *Faut-il accepter toute demande de sacrement ?* – Etudes, Septembre 1990 ; un article qui a suscité des discussions. L'expression « l'attention sympathique » lui est empruntée).

Rytmes et Rites¹

Marc BALLEYDIER
prêtre du diocèse de Belley

Marc BALLEYDIER nous a autorisé à publier sa contribution au forum organisé par le Centre théologique de Meylan en 1995.

Le poète et le philosophe

« *Qu'est-ce que signifie "apprivoiser" ?*

— *C'est une chose trop oubliée, dit le renard. Ça signifie "créer des liens..." [...]*
«*Et puis regarde ! Tu vois, là-bas, les champs de blé ? Je ne mange pas de pain. Le blé pour moi est inutile. Les champs de blé ne me rappellent rien. Et ça, c'est triste ! Mais tu as des cheveux couleur d'or. Alors*

ce sera merveilleux quand tu m'auras apprivoisé ! Le blé, qui est doré, me fera souvenir de toi. Et j'aimerai le bruit du vent dans le blé... » [...]

« *Le lendemain revient le petit prince.*

— *Il eût mieux valu revenir à la même heure, dit le renard. Si tu viens, par exemple, à quatre heures de l'après-midi, dès trois heures je commencerai d'être heureux. Plus l'heure avancera, plus je me sentirai heu-*

1. Article publié dans la revue *Cahier de Meylan*, 1995/2.

reux. A quatre heures, déjà, je m'agiterai et m'inquiéterai : je découvrirai le prix du bonheur ! Mais si tu viens n'importe quand, je ne saurai jamais à quelle heure m'habiller le cœur... Il faut des rites.

— *Qu'est-ce qu'un rite ? dit le petit prince.*

— *C'est aussi quelque chose de trop oublié, dit le renard. C'est ce qui fait qu'un jour est différent des autres jours, une heure, des autres heures. Il y a un rite, par exemple, chez mes chasseurs. Ils dansent le jeudi avec les filles du village. Alors le jeudi est le jour merveilleux ! Je vais me promener jusqu'à la vigne. Si les chasseurs dansaient n'importe quand, les jours se ressembleraient tous, et je n'aurais point de vacances.*

Ainsi le petit prince apprivoisa le renard. [...]

Voici mon secret, dit le renard. Il est très simple : on ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux. »

A. de Saint Exupéry
Le Petit Prince

Le Petit Prince a dit l'essentiel. Il l'a dit poétiquement. Il nous a même prévenus contre les discours superflus : "le langage est source de malentendus". Et voilà que je suis requis pour faire prosaïquement un commentaire. Je me rassure en reprenant à mon compte la phrase par laquelle Maurice Merleau-Ponty concluait la présentation de son "Eloge de la philosophie" (Gallimard NRF 1953, 4^e de couverture). Il écrivait à propos de l'école du vrai courage : « *Il faut que quelqu'un soit là pour en parler : ce bavard est le philosophe* ».

Le rituel de cette soirée comporte ce temps de bavardage. Alors, dans le rythme de l'ensemble, après le moment de l'inspiration poétique, il y aura celui de l'expiration philosophique. La réflexion, telle une expiration en profondeur, nous fait prendre de la distance par rapport au vécu. Espérons que ce sera pour préparer l'espace de liberté qui permet d'accueillir la vie avec gratitude et d'y puiser l'inspiration qui réjouit le cœur.

Rythmes ambivalents

Que notre vie soit rythmée, c'est l'évidence. Écoutons les battements de notre cœur : diastole, dilatation qui aspire ; systole, contraction qui propulse le sang dans les artères au contact desquelles les pulsations sont perceptibles. Rythme cardiaque lié à notre respiration. Succession d'inspirations et d'expirations depuis le premier cri du nouveau-né jusqu'au dernier souffle du mourant.

Nous sommes pris dans les rythmes cosmiques : successions des jours et des nuits, retour des saisons. Notre existence s'insère dans les rythmes sociaux d'un calendrier qui, lui-même, inscrit dans le temps cosmique les marques d'une histoire humaine : anniversaires d'événements importants célébrés comme jours de fête.

Cadences mortelles

Apparemment, ces rythmes se présentent comme simple répétition dans leur succession. Ce qui faisait dire à Qohélet : « *Tout*

est ennuyeux... Ce qui fut, cela sera ; ce qui s'est fait se refera ; il n'y a rien de nouveau sous le soleil » (Qo 1, 8- 10). En effet, il y a une manière de subir les rythmes qui provoque le désenchantement. La répétition monotone engendre un ennui parfois mortel. N'est-ce pas ce qu'évoque l'étymologie du mot "cadence" : une retombée qui annonce que tout est caduc, comme le soleil qui disparaît à l'Occident. Ceux et celles qui travaillent en atelier au rythme des machines ne sont pas enchantés d'être obligés d'améliorer les cadences. Et la marche au pas cadencé tient plus de la marche forcée que de la danse.

La danse elle-même n'est-elle pas aussi succession d'élan et de retombées s'achevant en une cadence finale ? Et pourtant elle n'est généralement pas vécue comme ennuyeuse. Qu'est-ce qui fait que le tic-tac régulier d'une horloge tienne compagnie à certains moments et soit exaspérant à d'autres ? Pourquoi une mélodie au rythme tout simple est-elle entendue tantôt comme apaisante et réconfortante, tantôt comme nostalgique et inquiétante ? Ne serait-ce pas

parce que le rythme nous révèle deux faces contrastées du temps ?

Que nous cherchions à tuer le temps ou que nous courrions après le temps que nous ne voyons pas passer, nous risquons d'être pris dans une répétition sans horizon. Le tempo peut aller du "largo" au "praestissimo". Il nous tient sur une ligne horizontale qui s'arrête avec la mort. "Nous tuons le temps mais il nous enterre." De toutes les heures du cadran solaire les latins disaient qu'elles blessent et que la dernière tue "Vulnerant omnes, ultima necat". Déjà en 1891, Henry Miller parlait du cancer du temps qui nous dévore ; le cancer est pure répétition de cellules identiques qui n'entrent pas dans le processus de différenciation de l'organisme et qui provoque la mort du vivant. Selon la mythologie grecque, le temps c'est chronos qui dévore ses enfants.

Ouverture

Pourtant la pièce musicale qui s'achève sur une cadence finale, commence par une "ouverture". Lorsque nous prenons le temps

de nous laisser porter par le rythme d'une mélodie, d'une symphonie, ce moment d'audition nous fait du bien, nous unifie. Nous ne voyons pas passer le temps. Le concert que nous goûtons nous fait communier avec les musiciens dans un sentiment de plénitude qui nous arrache au temps de la montre. Nous entendons le thème mélodique qui revient à travers diverses modulations, différentes orchestrations. Nous sommes tendus vers la cadence comme vers un achèvement. Nous vivons dans un présent qui dure, un présent qui n'est pas le "top" d'une horloge parlante ; c'est un présent qui englobe la mémoire de ce qui a déjà été entendu dans l'attente de ce qui va venir. Si nous voyons le chef d'orchestre diriger l'ensemble musical, nous ne le percevons pas comme un métronome qui mesure des intervalles réguliers de temps, mais au contraire comme impulsant le grand rythme qui unifie l'œuvre.

Bien sûr, le concert va s'achever et nous repartirons à nos occupations quotidiennes. Notre chronomètre nous montrera que nous avons écouté pendant deux heures. Mais ce n'est pas cette mesure qui peut mesurer tout

ce que ce moment musical nous a apporté. Au rythme de la musique, le temps qui passe s'est ouvert sur une autre dimension. Pour l'évoquer, je reprends quelques lignes de Khalil Gibran (Le prophète, p. 62 - 63). Le temps n'est plus pour nous une rivière au bord de laquelle nous serions assis, pour observer son cours. Tout le temps du concert est un moment unique. K. Gibran écrit : « *Ce qui chante et contemple en vous est encore fixé dans les limites de ce premier instant qui sema les étoiles dans l'espace. Qui parmi vous ne sent que son pouvoir d'aimer est illimité ?... Et le temps n'est-il pas comme est l'amour, indivisible et immobile ?* » En ces instants de plénitude où l'on ne découpe pas le temps en tranches, nous nous trouvons en attitude d'accueil d'un don qui nous fait vivre. Nous sommes comme en mystérieuse communication avec une origine qui n'est pas plus en arrière qu'en avant de nous, et qui nous enveloppe comme un présent aux deux sens du terme : Nous sommes en présence d'un Don gracieux (un présent) qui nous maintient sous son charme dans un présent qui dure, un "maintenant".

Ces quelques variations sur l'ambivalence des rythmes nous aideront peut-être à entendre le renard quand il dit au Petit Prince : "il faut des rites".

Qu'est-ce donc qu'un rite ?

Pas seulement un cérémonial

Le renard, tel un dictionnaire, donne au Petit Prince sa définition du rite en l'illustrant d'un exemple : « *C'est ce qui fait qu'un jour est différent des autres jours... Il y a un rite par exemple chez mes chasseurs. Ils dansent le jeudi avec les filles du village. Alors le jeudi est un jour merveilleux ! Je vais me promener jusqu'à la vigne.* »

Nous pouvons comprendre déjà que le rite est une action qui tranche sur les occupations habituelles. Il se répète selon un certain cérémonial. Tous les jeudis les chasseurs dansent avec les filles du village, sans doute au rythme de la musique. Le rassemblement des chasseurs a pour conséquence que le re-

nard peut, ce jour là, aller se promener tranquillement à la vigne. Lui-même semble avoir son propre cérémonial. Pourtant, il n'appelle pas sa promenade un rite ; il dit que ce sont ses "vacances". C'est un renard très fin qui connaît les nuances du vocabulaire. Le rite est un acte social. Le renard dit bien : « *Il y a un rite chez mes chasseurs* » ; il ne parle pas de rite pour sa promenade solitaire, même si elle se déroule sans doute toujours selon le même cérémonial.

En 1907, Freud dans un texte d'une dizaine de pages comparait les actes obsédants des névrosés et les exercices religieux en remarquant que les uns et les autres se déroulaient selon un certain "cérémonial" ("Actes obsédants et exercices religieux" publié avec "L'avenir d'une illusion" PUF 1971, P 83-94). D'un côté comme de l'autre, les gestes en décalage par rapport à la vie courante sont répétés scrupuleusement selon un déroulement toujours identique. Freud note : « *Il est aisé de voir où se trouve la ressemblance entre le cérémonial névrotique et les actes sacrés du rite religieux : dans la peur engendrée par la conscience, en cas d'omis-*

sion ; dans la complète isolation de toutes les autres activités... et dans le caractère consciencieux et méticuleux de l'exécution » (p. 85). Freud fait aussitôt ressortir les différences qui lui apparaissent éclatantes : les actes obsédants sont privés, les rites religieux sont publics et collectifs. De plus, si la religion peut donner aux rites une intention symbolique, les actes « *du cérémonial névrotique semblent niais et dénués de sens* » (p. 86). Toute la suite du texte de Freud réduit cette dernière différence. En effet, pour qui sait les interpréter, les actes obsédants sont « *pleins de sens* » (p. 86) ; ils manifestent « *des mobiles et des représentations inconscientes* » (p. 89). Comme les rites religieux ils ont partie liée avec le sentiment de culpabilité.

Ainsi la psychanalyse dévoile un sens caché des actes obsédants. Là où Freud notait au premier abord une différence avec les rites religieux, il peut trouver une ressemblance : l'acte obsédant renvoie à un sens caché comme le rite porte une "intention symbolique". Un tel rapprochement a peut-être l'avantage de nous alerter sur notre manière personnelle

de pratiquer les rites religieux. Aurait-elle des accointances avec les actes obsédants ? Mais l'apparente ressemblance fait aussi éclater une différence radicale entre actes obsédants et exercices religieux. L'acte obsédant n'est pas le symbole d'un sens caché ; il en est le symptôme. La véritable action symbolique va nous ramener au cœur de la dimension sociale du rite.

Action sociale symbolique

Revenons au Petit Prince et à ses "cheveux couleur d'or". Le renard qui ne mange pas de pain ne s'intéresse pas au blé. Mais lorsqu'il aura été "apprivoisé", lorsque des "liens" se seront créés entre le Petit Prince et lui, alors le blé qui est doré lui rappellera les cheveux couleur d'or de son ami. Et dans l'attente de l'heure fixée pour le rendez-vous, le renard, entendant "le bruit du vent dans les blés" commencera rituellement à "s'habiller le cœur". Le blé évoque les liens d'amitié qui ont été créés, ces liens "invisibles qu'on ne voit bien qu'avec le cœur".

Pour expliciter d'une manière plus didactique le fonctionnement symbolique, supposons que nous soyons à l'étranger dans un pays dont la langue nous est totalement inconnue. Voilà qu'au détour d'une rue, nous entendons prononcer avec un accent bien de chez nous : "Tiens, tu as vu cette enseigne : ça doit être un restaurant." Avant même de regarder le restaurant que ces mots désignent, nous nous disons : "Tiens, il y a des Français par-là." Les mots fonctionnent comme symbole qui nous permet de nous reconnaître comme appartenant les uns et les autres à la nation française. Nous ne nous connaissons pas. Nous ne nous étions jamais rencontrés. Mais voilà que, loin de chez nous, ces simples mots évoquent tout d'un coup ce qui nous est commun : une langue, une culture, et nous sympathisons un moment à distance de la France, dans cette appartenance commune.

Nous dirons maintenant que le rite est une action symbolique. Certes elle est programmée comme un cérémonial, mais elle est fondamentalement sociale. C'est par exemple le défilé qui se déroule selon des

règles minutieusement mises au point comme pour l'ouverture ou la clôture des Jeux Olympiques, ou encore un banquet qui rassemble chaque année plusieurs générations d'une famille pour une fête. Même s'il existe des variantes d'une fois sur l'autre, on tient à reprendre certains gestes symboliques issus d'une tradition. Les participants communient en quelque sorte dans une appartenance commune : un peu comme au concert, ils s'ouvrent ensemble aux valeurs qui les font vivre et les tiennent liés les uns aux autres. Le cérémonial prévoit la place de chacun. Le rite les positionne dans l'ensemble où chacun joue son rôle.

Parce qu'elle est symbolique, l'action rituelle est en écart par rapport à la vie courante. Les mots français désignant le restaurant n'auraient pas fonctionné symboliquement s'ils avaient été entendus dans une rue de Grenoble. On aurait peut-être dit simplement : "Ça doit être des gens qui cherchent où ils vont manger ce soir." Par contre dans une rue de Pékin, nous vivons avec nos compatriotes quelques instants de fraternité nationale à distance de notre pays commun. Nous n'échan-

geons pas des propos extraordinaires. Mais les mots de tous les jours portent soudain plus qu'ils ne signifient dans la vie courante.

De même dans l'action rituelle, l'écart par rapport à la vie courante qui est codifié par le cérémonial, ne nous entraîne pas dans d'incessantes innovations plus ou moins extravagantes. Il faut bien que chacun s'y reconnaisse. Nous savons tous ce qu'il faut éviter, ce qui nous ennuie à mort : un fonctionnement rigide, guindé, ritualisé (au sens formaliste du terme). L'attention se porte sur l'exécution méticuleuse du cérémonial au point d'en oublier le lien aux autres que vivifie l'action symbolique. C'est alors un ritualisme qui n'est visité d'aucun souffle.

Il arrive que le cérémonial vienne révéler un écart mortel par rapport à la vie courante. Il y a une dizaine d'années, j'ai lu en livre de poche un récit d'Augustin Gomez Arcos intitulé "Ana Non". Il décrit la longue marche d'une vieille femme qui a perdu son mari et ses deux aînés dans la guerre d'Espagne contre les franquistes. Elle apprend que le cadet est en prison au Nord. Elle quitte la maison de pêcheurs au bord des rivages ensoleillés du

Sud, après avoir confectionné une galette comme "le petit" les aime tant. A mi-parcours, elle traverse une ville en fête. C'est la coutume d'inviter ce jour-là un pauvre à la table des grands. Elle est enlevée pour devenir la reine d'un jour. Elle se trouve au milieu d'un banquet où tout est réglé selon un cérémonial fastueux auquel elle ne comprend rien. Le soir même, elle est abandonnée seule dans la rue avec ses pauvres vêtements. Le rituel de cette fête n'a guère été symbolique pour elle. Il était

plutôt diabolique, faisant ressortir qu'elle n'avait pas sa place dans cette société. Son nom ne désignait pas une place à elle. Elle était bien "Ana Non".

Ce contre-exemple (qui a un analogue en 1 Co 11) nous laisse sur l'ambivalence des rites, comme celle des rythmes. S'il n'y a pas le souffle d'une respiration, nos inspirations et expirations répétées, quels qu'en soient le cérémonial et le rythme, n'ouvriront pas sur la vie et le vivre ensemble.

La Mission de France
crée
une École pour la Mission

Extraits
du dossier de presse
Février 1999

Le Perreux, le 10 février 1999



La Mission de France a été fondée en 1941. L'intuition du cardinal **E. Suhard** et de ses confrères fut d'offrir à tous les diocèses un lieu de formation, un séminaire, une école missionnaire. La Mission selon l'Évangile ne s'invente pas. Elle se reçoit.

Cette intuition initiale demeure.

Certes, les temps ont changé, la société française s'est profondément transformée. L'Église a fait son concile ; la crise de la Foi chrétienne reste vive. D'autres chemins d'évangélisation ont été ouverts. Mais dans ce contexte de fin de siècle, la voie tracée par la Mission de France reste une nécessité, j'en suis convaincu.

C'est pourquoi, après l'Assemblée générale qui s'est tenue à Auxerre en juillet 1997, quelques mois après mon arrivée comme Prélat, la Mission de France a tenu à réinventer une **École pour la Mission**. Elle garde bien le séminaire qui a la charge propre de former les futurs prêtres. Depuis un an, l'équipe animatrice du séminaire a aussi en charge la formation des futurs diacres permanents.

Une École pour la Mission : Pour quel service ?

La réponse est simple : répondre à l'appel de la nouvelle évangélisation dans la fidélité à l'intuition missionnaire de la MDF. C'est à dire vivre au quotidien et sans se payer de mots avec celles et ceux qui vivent en ces lieux que nous appelons les « fractures » de notre société ; vivre et rencontrer des femmes et des hommes qui ne partagent pas la Foi chrétienne ; y vivre et y témoigner ; y vivre et oser proposer l'Évangile.

Or cette mission implique **une formation**. La générosité ne suffit pas. Il s'agit de permettre à des prêtres au début de leur ministère, à des laïcs engagés, membres ou non des équipes de la MDF ou des équipes diocésaines associées, à des jeunes et sans doute à beaucoup d'autres, de prendre du recul, d'acquérir des outils d'analyse, d'entrer dans un style d'appropriation des questions qui se posent aujourd'hui, et d'enraciner l'engagement de foi dans la tradition missionnaire de l'Église.

+ Georges Gilson

Évêque de la Mission de France



Une École pour la Mission

Une actualité

Dans leur « Lettre aux catholiques de France », en 1996, les évêques décrivent la situation actuelle de la façon suivante (p. 22) : « *La crise que traverse l'Église aujourd'hui est due, dans une large mesure, à la répercussion, dans l'Église elle-même et dans la vie de ses membres, d'un ensemble de mutations sociales et culturelles rapides, profondes et qui ont une dimension mondiale. Nous sommes en train de changer de monde et de société. Un monde s'efface et un autre est en train d'émerger, sans qu'existe aucun modèle préétabli pour sa construction.* »

C'est précisément à ce défi que veut répondre la création d'une École pour la Mission. Pour aider les jeunes prêtres, les diacres et les laïcs qui ont le souci de proposer la foi dans un dialogue avec la société actuelle, la Mission de France met en route une « formation missionnaire », complémentaire de la formation chrétienne qu'ils auront pu acquérir dans leurs diocèses, mouvements ou autres instituts.

Une histoire

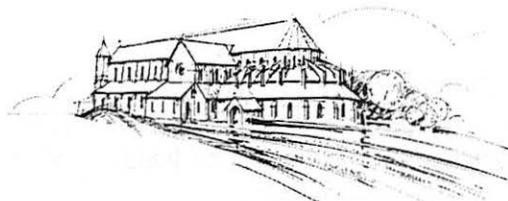
- Le cardinal Suhard, archevêque de Paris, a fondé en 1941 la Mission de France, car il était hanté par le monde nouveau qui se construisait sans l'Église. La déchristianisation appelait un renouveau missionnaire, qui devait se traduire d'abord par une formation nouvelle des futurs prêtres envoyés en mission.

C'est pourquoi il a d'abord créé un séminaire, à Lisieux. Durant dix ans, ce séminaire a formé des prêtres missionnaires, mais a été aussi un creuset de la recherche missionnaire de l'après guerre.

Se retrouvaient des prêtres de différents pays, des prêtres-ouvriers, des théologiens dominicains (comme les P. Chenu et Congar), des chercheurs en sociologie religieuse, des mouvements d'action catholique, etc..

- Depuis lors, la Mission de France a continué cet effort de recherche et de formation, par exemple dans les années 70 par « l'année de Fontenay », structure de formation permanente pour prêtres et laïcs vivant dans des régions ou des milieux « déchristianisés » ; ou encore depuis vingt ans par les « Parcours de croyants », week-ends et sessions de formation biblique et théologique pour des jeunes soucieux d'une foi ouverte sur la société actuelle.

- Les évêques de France et le Pape ont confirmé ce rôle de la Mission de France, lors de la révision du statut canonique de la Mission de France en 1988 : « *Elle est l'un des signes par lesquels l'Église réalise une présence originale dans les milieux sociaux et culturels les plus étrangers à la foi en Jésus-Christ. [...] Elle est aussi un lieu de confrontation et de réflexion collective sur les exigences de la « mission », important pour la vitalité de tout le corps ecclésial.* » (art. 3)



Propositions de l'École pour la Mission

Sessions - étapes

1) Initiation :

- Parcours de croyants pour des jeunes qui veulent s'initier à la lecture de la Bible.
- Initiation théologique pour des jeunes qui veulent entrer dans une intelligence actuelle de la foi.

18 - 30 ans

2) Accompagnement

Des sessions d'accompagnement sont proposées, par exemple :

- pour accompagner les premiers pas dans les ministères.
- pour faire le point et repartir après dix ou vingt ans de « vie sur le terrain ».

(Propositions de l'École pour la Mission - suite)

Parcours fondamental

La démarche proposée est simple : identifier les questions d'aujourd'hui et les éclairer en se reportant en des temps de l'histoire où l'Église a été confrontée à des questions similaires. Il s'agit d'en dégager les enjeux pour l'homme et la foi, de percevoir comment l'Église a tracé son chemin en des temps différents, saisir comment elle a travaillé à l'intelligence de sa foi dans diverses cultures. Ce détour doit permettre, en retour, de dégager ensemble quelques pistes pour répondre aux questions de notre actualité.

Ce parcours s'adresse à de jeunes adultes entre **23 et 40 ans**. Il suppose d'avoir une pratique de la Bible et de la théologie, et de se situer dans un projet d'Église orienté-vers la rencontre des autres.

Ce Parcours fondamental est étalé sur deux ans à raison, chaque année, d'une session de quatre jours au début et à la fin, avec six week-ends intermédiaires. On peut indifféremment commencer par l'année A ou l'année B (voir p. 50-51).

1999-2000 :
année A

(Propositions de l'École pour la Mission - suite)

Cheminelements

Les sessions de février

Chaque année, aux vacances d'hiver, des sessions ouvertes à tous sont programmées. Leur but est de mettre en valeur l'interaction entre les changements de société et la foi de l'Église :

- Le rapport de l'Église à l'Écriture. En étudiant le rapport de l'Église à ses textes fondateurs au cours du temps, on s'efforcera d'élucider la manière dont elle est tributaire des sociétés où elle s'inscrit, et comment cette histoire éclaire notre propre rapport à l'Écriture.
- De l'art religieux à la religion de l'art. Comment l'iconographie est liée à des représentations théologiques tributaires de contextes historiques différents ? Dès l'origine, l'art fut une expression de la foi. Peut-il l'être aujourd'hui.
- Vérité et révélation. Interaction entre la manière dont l'Église propose la vérité chrétienne et la manière dont les hommes ont conçu leur rapport à la vérité. Problèmes de la connaissance.

Services d'église

A la demande de diocèses ou d'autres organismes d'Église et en collaboration avec eux, l'École pour la Mission peut étudier des propositions de formation sur place.

Programme du Parcours fondamental

Année A	
22 au 26 août 1999	<p>L'universalité de l'Eglise</p> <p><i>La naissance de l'Église dans l'ouverture au monde grec.</i></p> <p>Le Concile de Jérusalem et ses enjeux.</p>
02-03 octobre 1999	<p>L'histoire a-t-elle un sens ?</p> <p><i>Quand les barbares obligent à repenser la conception du Royaume de Dieu et de l'histoire.</i></p> <p>L'itinéraire de saint Augustin.</p>
2021 novembre 1999	<p>Droits et parole des pauvres</p> <p><i>Le réveil évangélique et l'humanité du Christ aux XII-XIII^e siècles</i></p> <p>Les mouvements de pauvreté.</p>
15-16 janvier 2000	<p>Foi et raison</p> <p><i>Quand les Arabes perturbent la pensée occidentale chrétienne.</i></p>

Année B	
<p>Un monde sans Dieu</p> <p>Comment interpréter aujourd'hui la sécularisation et la laïcité en France ?</p> <p>Dans un monde sécularisé qu'est-ce que la mission ?</p>	
<p>Un monde qui change</p> <p><i>Les racines de la sécularisation aux débuts des Temps Modernes.</i></p> <p>La fracture de la renaissance et de la Réforme</p>	
<p>Changer le monde !</p> <p><i>Quand la société perd ses racines religieuses, l'émergence de la citoyenneté.</i></p> <p>La Révolution française</p>	
<p>Une Eglise confrontée aux conflits du monde</p> <p>Capitalisme et contestation de Marx.</p>	

<p>04-05 mars 2000</p>	<p>Le rapport à l'autre : Eliminer ? Coloniser ? Rencontrer ?</p> <p>1492 - L'invasion de l'Amérique et la purification ethnique de l'Espagne.</p>
<p>01-02 avril 2000</p>	<p>Croire dans la diversité des cultures</p> <p>Au XVII^e siècle, les enjeux de la mission chrétienne en Chine. Peut-on être chinois et chrétien ?</p>
<p>20-21 mai 2000</p>	<p>Faut-il être critique ?</p> <p><i>Le progrès et la raison contre la foi ?</i></p> <p>La crise moderniste au XIX^e et au XX^e siècles.</p>
<p>2 au 7 juillet 2000</p>	<p>Dialogue et vie spirituelle</p> <p>En France : musulmans, bouddhistes, agnostiques...</p> <p><i>Prière et mission, liturgie et vie spirituelle.</i></p>

<p>Faut-il envoyer en mission ?</p> <p><i>Le mouvement missionnaire au XX^e siècle et la préparation de Vatican II</i></p> <p>De la création des mouvements d'Action Catholique aux prêtres ouvriers, la redécouverte de l'Incarnation.</p>
<p><i>Dans les banlieues et l'espace rural en mutation, quelle Église ?</i></p> <p>La fin d'une société agraire et le redéploiement urbain, chances et difficultés pour un nouvel être-chrétien</p>
<p>Devenir soi-même</p> <p><i>Les questions posées à la foi par la mise en cause du sujet.</i></p> <p>Psychanalyse, ethnologie : les questions de l'identité et de la transmission dans ce temps de fracture.</p>
<p>Bonheur et malheur</p> <p>D'Auschwitz au troisième millénaire...</p> <p><i>Prière et mission, liturgie et vie spirituelle.</i></p>

En gras le thème ou l'enjeu, en cursive la référence historique.

Sur le chemin de Dieu : Père...

Présentation

par

Jean-Marie PLOUX

Vers l'an 180, le siège épiscopal d'Antioche était occupé par un certain Théophile dont Eusèbe de Césarée nous dit qu'il était le sixième évêque de la communauté. Cet évêque vit donc encore dans une Eglise minoritaire qui s'efforce d'assurer le bien fondé de son message dans un monde qui lui est indifférent ou hostile. Nous en avons un témoignage dans trois lettres qu'il écrit à Autolycus, vraisemblablement un de ses amis, grec cultivé, qui lui a reproché sa conversion au christianisme...

Dans sa première lettre, il écrit : « Maintenant, si tu me dis : "Montre-moi ton Dieu", je te répondrai : "Montre-moi ton homme, et moi je te montrerai mon Dieu" » Ce qui veut dire d'abord que notre représentation de l'homme induit une représentation de Dieu. Dieu n'a-t-il pas fait l'homme à son image ? Mais, dans la suite du texte, Théo-

phile indique aussi à son ami que l'homme est comme un miroir qui ne peut réfléchir la lumière de Dieu que s'il est purifié. « Une fois la rouille au miroir,¹ on ne peut plus voir le visage de l'homme dans le miroir : ainsi quand il y a une faute dans l'homme, il n'est plus possible à l'homme dans cet état de voir Dieu. » (Lettre I, 2)

*

* *

Alors tu vas me dire : « Toi qui vois, décris-moi l'aspect de Dieu ». Ecoute donc : l'aspect de Dieu est ineffable, inexprimable, et ne peut être vu avec les yeux charnels. Sa gloire le rend sans limite, sa grandeur sans bornes, sa hauteur au-dessus de toute idée, sa force incommensurable, sa sagesse sans équivalent, sa bonté inimitable, sa bienfaisance indicible. [...]

Il est Seigneur, parce qu'il est maître de tout ; Père, parce qu'il existe avant tout ; Fondateur, Créateur, parce qu'il a tout produit et créé ; Très-Haut, parce qu'il est supérieur à tout ; universel Souverain, car lui-même il est maître de tout

1. Ne pas oublier qu'à cette époque les miroirs étaient de métal poli...

et il contient tout. Les hauteurs des cieux, les profondeurs des abîmes, les extrémités de la terre sont dans sa main ; il n'est pas de lieu où soit suspendue son action. Le ciel est son travail, la terre est son ouvrage, la mer est sa création, l'homme est son œuvre et sa propre image. Le soleil, la lune et les étoiles sont les éléments de son ordre : ils doivent fournir des signes, des mesures temporelles, des jours et des années, et être d'utiles serviteurs pour les hommes. L'univers a été créé par Dieu, tiré du néant à l'existence, afin que par ses œuvres on connût et on imaginât sa grandeur.

De même, en effet, que l'âme, dans l'homme, ne se voit pas – invisible qu'elle est pour les hommes – mais que les mouvements du corps la font imaginer : de même Dieu – on le conçoit bien – ne peut être perçu par les yeux humains, mais sa providence et ses œuvres le font voir et imaginer.

Quand on aperçoit en mer un navire sous son gréement, qui cingle et revient au port, on pense évidemment qu'il y a un pilote à bord pour le gouverner : ainsi doit-on penser qu'il existe un Dieu qui gouverne tout l'univers, même si les yeux charnels ne le contemplent pas, lui qui ne peut être circonscrit. [...]

Voilà mon Dieu, le Seigneur de l'univers : il a tendu le ciel à lui seul, établi toute la largeur de la terre subcéleste, troublé de fond en comble le creux des mers, fait retentir ses flots – il est maître de leur force et modère l'agitation des flots ; il a

fondé la terre au-dessus des eaux, lui a donné le souffle qui la nourrit ; c'est son haleine qui donne la vie à tout, et s'il retenait en lui son souffle, ce serait l'anéantissement de tout.

Ce souffle fait ta voix ; c'est le souffle de Dieu que tu respirez, et tu ne le connais pas. Cela t'arrive parce que ton âme est aveugle et ton cœur endurci. Mais, si tu veux, tu peux guérir ; remets-toi aux mains du médecin, il opérera les yeux de ton âme et de ton cœur. Qui est le médecin ? C'est Dieu, qui guérit et vivifie par le Verbe et la Sagesse. C'est par son Verbe et sa Sagesse que Dieu a fait toutes choses : « Par son Verbe ont été solidement établis les cieux, et par son Souffle toute leur puissance ». Souveraine est sa Sagesse. Dieu par sa Sagesse a fondé la terre ; et il a disposé les cieux avec raison ; il savait ce qu'il faisait quand les abîmes se sont déchirés, quand les nuages ont répandu les rosées.

Si tu comprends cela et que ta vie soit pure, pieuse et juste, tu peux voir Dieu. Que d'abord viennent les premières dans ton cœur, la foi et la crainte de Dieu, et alors tu comprendras cela. [...]

Mais aussi, pourquoi ne crois-tu pas ? Ne sais-tu pas que, dans tous les domaines, la foi vient en tête ? Un cultivateur peut-il moissonner sans avoir d'abord confié la semence à la terre ? Peut-on traverser la mer sans se confier d'abord au navire et au pilote ? Un malade peut-il se soigner, sans d'abord se confier au médecin ? Quel art, quelle science,

est-il possible d'apprendre sans se remettre d'abord avec foi aux mains d'un maître ?

Le cultivateur a foi en la terre, le passager dans le navire, le malade dans le médecin ; et toi, tu ne veux pas te confier en Dieu, même avec tant de gages de sa part ! En premier lieu, il t'a appelé du néant à l'existence (si ton père n'avait pas existé, ni ta mère, à plus forte raison n'aurais-tu jamais existé), et il t'a formé à partir d'un peu de liquide, d'une toute petite goutte, laquelle n'existait pas non plus naguère ; celui qui t'a donc amené dans cette vie, c'est Dieu.

Extraits de la Première Lettre §§ 3 à 8
Théophile d'Antioche. Trois livres à Autolycus.
G. Bardy et J. Sender. Sources Chrétiennes n° 20.
Cerf, 1948, pp 63... 77.



La religion dans la démocratie

Ed. Le débat/Gallimard, 1998.

de M. GAUCHET

M Gauchet a publié en 1985 un ouvrage remarqué : *Le désenchantement du monde*. Il montrait alors la façon dont la société occidentale avait peu à peu modifié la place et l'influence de la religion et comment le christianisme avait été le vecteur de ce "désenchantement" en donnant peu à peu son autonomie au monde et à la politique.

L'auteur prolonge aujourd'hui cette analyse en étudiant la nou-

velle mutation que nous connaissons depuis une vingtaine d'années avec un libéralisme qui transforme à nouveau le rôle de l'Etat et continue à réduire l'espace du religieux. Suivons M. Gauchet.

La politique héritière de la religion.

C'est au 16^e siècle qu'il faut remonter pour comprendre les origines de la laïcité à la française. L'Etat se renforce alors et ac-

quiert une autonomie qui lui permettra de faire face à l'Eglise et de s'en séparer. Le roi en vient à acquérir une légitimité propre comme représentant de l'ensemble des citoyens et garant de la paix publique. Cela lui permet de se démarquer de l'Eglise, voire de la remettre à sa place si elle apparaît comme facteur de division. Certes, le roi reste le représentant de Dieu sur terre mais son pouvoir s'affirme désormais face à celui de l'Eglise.

Nouvelle étape à la Révolution : la République continue à s'affermir mais elle le fait dans une opposition frontale à la monarchie divine et à l'Eglise catholique. L'Etat se veut désormais l'incarnation de la volonté libre du peuple affranchi de toute soumission aux Eglises. La République affiche une ambition qui est concurrente de celle de l'Eglise, elle veut fédérer le peuple et lui permettre de construire des



lendemains meilleurs en s'apuyant sur ses seules forces.

Cependant, si la République s'oppose à l'Eglise, elle n'en garde pas moins des traits de nature profondément religieuse. Elle demande une adhésion forte à ceux qu'elle rassemble et développe une nouvelle espérance laïque par rapport à l'avenir. Elle propose un sens à l'existence, la construction d'une société humaine libre contre toute forme d'affranchissement à l'obscurantisme. L'Etat trouve sa légitimité dans la défense des valeurs de justice et de vérité. Les gouvernants élus appellent les citoyens à se dépasser, voire à se sacrifier pour la patrie.

La religion se trouve de la sorte concurrencée sur son propre terrain. Combattue par certains ou reléguée à la vie privée par d'autres, elle a perdu son rôle d'englobant général.

Ainsi se constitue cette laïcité qui a profondément marqué la société française depuis deux cents ans. La religion n'informe plus la société comme elle l'avait fait au cours des siècles passés. L'Eglise et l'Etat se séparent.

Le tournant libéral.

C'est une nouvelle page de cette histoire qui est en train de s'écrire depuis une vingtaine d'années : la religion continue à perdre du terrain et ce retrait va permettre à l'Etat d'abandonner certaines de ses caractéristiques qui l'apparentaient encore à la religion.

Dans la mesure où les églises ont en effet continué à perdre de leur influence, l'Etat n'a plus à redouter leur concurrence. Il n'a donc plus besoin d'offrir lui aussi un sens à l'existence collective, comme il le

faisait auparavant. L'eschatologie laïque s'affaiblit et ne mobilise plus le citoyen. La prise de conscience des balbutiements de l'histoire a mis à mal les prédictions optimistes sur un futur lumineux. L'Etat n'indique plus le sens de l'avenir et les chemins pour y parvenir. Il se contente de garantir le droit des individus. C'est un bouleversement profond.

La vague libérale que nous traversons est ainsi marquée par un fort individualisme : chacun est désormais libre de donner le sens qu'il veut à sa propre existence à condition toutefois de ne pas nuire à celle d'autrui. L'Etat ne donne plus des règles de vie, il établit la jurisprudence qui permet aux individus de cohabiter.

La République n'offrant plus d'identification collective forte, c'est à la vie privée de fournir les

éléments qui donnent sens à l'existence. Les individus sont amenés à retrouver leur identité dans des collectifs de dimensions variables, souvent liés aux traditions disponibles. Les identités régionales ou religieuses reprennent ainsi du service mais en se gardant de toute prétention universelle.

L'Etat ne mobilise plus les croyances mais et il exerce désormais une fonction de représentation ou de miroir par rapport aux différents collectifs qui prennent forme dans un pays. Les groupes demandent à être reconnus officiellement, voire à être aidés dans leur existence. La

République ne dit plus le sens, elle garantit à chacun le droit à exister.

Cette transformation est profonde et la laïcité telle qu'elle avait été mise en œuvre depuis la Révolution, se voit vidée d'une bonne partie de sa substance.

* * *

Le livre de M. Gauchet est court mais dense. Son écriture est exigeante mais le propos reste toujours très clair. Cette réflexion nous aide à saisir les mutations que nous traversons : la prise en compte des rapports entre la religion, l'Etat et

l'individu et de leur évolution dans le temps, permet de dépasser le plan de la seule description pour accéder à une véritable compréhension de notre époque.

L'histoire n'est pas achevée et M. Gauchet annonce un stade nouveau qui verra une revitalisation du collectif. A nous de savoir nous situer alors, non comme de nostalgiques réenchanteurs du monde, mais à trouver la juste place pour transmettre un sens que nous avons reçu. C'est à quoi peut nous aider ce livre.

Présenté par
Nicolas RENARD

Dynamique de la médiation

Jean-François SIX (Desclée de Brouwer, 135 F.)

Jean-François Six anime le Centre National de la Médiation dont il est le Président. Alors que les termes de médiation et de médiateurs sont devenus de plus en plus utilisés, il fait le point sur ce qu'il convient d'entendre par Médiation citoyenne. Se voulant différente et libre à l'égard de la Médiation institutionnelle, cette Médiation citoyenne entend être au service des personnes dans leurs vies quotidiennes.

Dans ce livre, Jean-François Six précise le statut, la fonction et l'identité du médiateur citoyen. Le Centre National de la Médiation garantit sa formation et son éthique.

Le sujet de la Médiation sera abordé dans le prochain numéro de la Lettre aux Communautés.



Le christianisme a-t-il fait son temps ?

Jean-Marie PLOUX (Les éditions de l'Atelier, 100 F.)

Il n'est pas inutile de présenter Jean-Marie Ploux aux lecteurs de la Lettre aux Communautés ! Au fil des articles qu'il offre régulièrement à notre revue, nous avons pu suivre comme la genèse du livre qu'il vient de publier aux éditions de l'Atelier : "*Le christianisme a-t-il fait son temps ?*".

Dans une large fresque historique, l'auteur nous invite tout d'abord à repérer en quoi et comment le christianisme a bel et bien "fait son temps", c'est à dire assumé, non sans crises et remises en cause, les différents âges de l'humanité qu'il a traversés.

Plongé dans l'ère nouvelle qui advient, celle de la Relativité, le christianisme affronte un défi analogue, même si les termes en sont radicalement différents, sera-t-il capable de traverser ce qui est, inséparablement, une épreuve et une chance de renouvellement ? Le livre s'achève sur une appel à la confiance : « *La révélation chrétienne n'est pas une parole qui tombe d'en haut comme un filet sur les palombes, c'est une parole qui naît au creux des inquiétudes de l'homme, quand un disciple du Christ se fait présence, service, conversation, compassion. Nous avons besoin des autres pour être chrétiens. Je crois aussi que l'humanité a besoin du témoignage des chrétiens pour découvrir les profondeurs de son humanité.* »



Avis

Amies et Amis de partout, bonjour.

Quand vous nous envoyez un chèque postal en règlement de votre abonnement, pensez à nous joindre rempli, le bulletin ci-contre.

Souvent, les chèques postaux ne nous envoient pas les talons de correspondance. Ce qui complique notre tâche pour savoir où vous adresser la revue.

Merci à vous.

Le Secrétariat de rédaction.